

Edwin Muir

(1887-1959)

Poèmes

traduits de l'anglais par Alain Suied

LE VISAGE

Regardez-moi avec toutes les terreurs de mon destin,
Les épaves rouillées qui pourrissent dans mes océans,
Et l'ovale impassible de mon visage
Qui suit vaguement les usages de la lune
Et complait inexplicablement par sa forme
Simple ornement fugace de l'os anguleux.

J'aurais dû porter un masque de terreur, dissuader
Effrayer l'espoir et la foi,
A moitié chair, à moitié champ de bataille et d'ornières.
Au contraire, je suis mer estivale, souriante
Endormie tandis que le soleil, de l'une à l'autre
De mes rives et les tueurs à forme d'étoiles s'empiffrent et jouent.

LE LIEU SECRET

Cet étranger qui me détient des pieds à la tête
Ce sourd usurpateur que jamais je ne connaîtrai,
Qui vit chez moi, calme quand je suis tourmenté,
Et de mes troubles se tisse un nid douillet,
Qui jamais ne sourit, ne fronce le sourcil, ne penche le visage,
Et qui n'est qu'insolence, comme les morts, quand j'enrage,
Tranquille, indifférent, ingrat, fidèle
Il est mon allié et mon seul ennemi.

Viens donc, lève à nouveau l'épée qui purifie
Et détruit toute différence. Le rivage légendaire
Nous accueille à nouveau. Voici le combat prédestiné,
Le conflit ancestral, la faille originelle de la lumière :
Côte à côte, moi-même par moi-même tué,
Le mouvement du réveil, les yeux chargés
De l'obscurité océane, le lever, main dans la main,
Moi avec ma propre identité, le pays qui change,
Ma maison, ma patrie. Mais ce précieux accord
S'effritera lentement, le temps voleur emportera
A pas comptés, morceau par morceau, le trésor sans limites
Que détenaient nos quatre mains. Je reviendrai à ma mesure
Réelle, ma vieille mesure, rétrécirai aux dimensions de la chambre,
D'une planche, où je me rangerai moi-même discrètement,
Devenu son gardien anxieux, je servirai, gémissant
Ce maître sans gratitude
Qui dort et dort et ordonne. Cette vie est la mienne
Oui, dans cette seule lutte et par l'arrière-goût de la lutte
Avec ce triste champion, ce roi à l'esprit épais.
A la première parole, il bondit sur le ring.

LES ANIMAUX

Ils ne vivent pas dans le monde,
Ils n'ont sens ni du temps ni de l'espace.
De la naissance à la mort, bringuebalés
Ils n'ont aucune parole, aucune
Où poser le pied
Et ils ne furent d'aucun lieu.

Car c'est par les noms que le monde
S'éleva de l'air vide,
Il fut construit, clos de murs, par les noms
Ligne, cercle, carré
Poussière et émeraude ;
Arraché à la mort désolante
Par le souffle articulé.

Mais ceux-là n'ont jamais foulé
Deux fois un chemin familier,
Jamais, jamais fait retour
Dans le jour resouvenu.
Tout est nouveau et proche
Dans l'immuable Ici
Du cinquième jour de la Création
Qui restera identique
Qui jamais ne disparaîtra.

Le sixième jour, nous arrivâmes.

L'HIRONDELLE TARDIVE

Quitte le nid, le nid trop aimé,
Hirondelle tardive et envole-toi.
Pour le cœur caverneux, pour les ailes lassées
Il n'y a ici nul repos.
Tes semblables se sont enfuies
Pour trouver leur Sud paradisiaque
Sur le flanc pentu de l'immense Terre
Et toi – tu es seule.
Pourquoi te tenir
Immobile dans le jour doucement mortel ?
Prépare-toi :
Vide enfin tes pennes trop longtemps inutiles
Elles doivent maintenant te porter vers les tiens
A travers tous les paradis de la Glace ;
Tandis que s'épuise l'air familier
Tu mêles ta lumière à l'arbre radieux.

Poèmes extraits de *Selected Poems*,
edited by T. S. Eliot
Faber & Faber, Londres.

Edwin Muir est né en 1887 dans les Orcades (Écosse). En 1937, il publie *Journeys and Places* ; en 1943 *The Narrow Place* ; en 1946 *The Escape* ; en 1949 *The Labyrinth* ; en 1956 *One foot in Eden*. Son « autobiographie » connaît un grand succès.

Admirateur de Milton et de Kafka (qu'il traduit), ce poète discret est une des plus belles voix de la poésie du XX^e siècle – cette aventure aux limites et aux mystérieuses réalités de la condition humaine, « alliée » et « ennemie ».

A. S.